

Nadia Busato

JE NE FERAI UNE
BONNE ÉPOUSE POUR
PERSONNE

Roman



Quai Voltaire

JE NE FERAI UNE
BONNE ÉPOUSE POUR
PERSONNE

Nadia Busato

JE NE FERAI UNE
BONNE ÉPOUSE POUR
PERSONNE

La vie et les amours d'Evelyn McHale,
la plus belle parmi les ombres

Traduit de l'italien par Karine Degliame-O'Keeffe



Quai Voltaire

COLLECTION QUAI VOLTAIRE

Titre original : *Non sarò mai la brava moglie di nessuno.*

© Nadia Busato.

© Società Editrice Milanese S.r.L., 2018.

© La Table Ronde, 2019, pour la traduction française,
26, RUE DE CONDÉ, PARIS 6^e.

editionslatableronde.fr

*Anton, j'ai tenu ma promesse, en chantant
à ma manière.*

*À Viola et Leonardo : l'amour qui reste
bien au-delà d'un jour de plus.*

*Every time I blundered into
Another one of those idiot ravines
And I suppose I'd be dead without you
And that's a thought that scares me to death
But it's not true
I know I'd make it
I'd just miss you that's all
People like me or maybe just me
We need to be loved more than we can love
And it's just that way
I wish it wasn't that way*¹*

ANTON ROTHSCHILD, *A Love Song to Evelyn McHale*

* Les notes sont réunies en fin de volume, page 257.

NOTE DE L'AUTEUR

Personne ne saura jamais ce qui traversa l'esprit d'Evelyn Francis McHale, le 1^{er} mai 1947 au matin, lorsqu'elle se jeta de la terrasse panoramique du 86^e étage de l'Empire State Building avant de finir sa chute, la colonne vertébrale brisée, sur le toit de la limousine d'un diplomate des Nations unies garée 381 mètres plus bas. Un mot écrit de sa main, une note laconique, la requête de n'avoir ni funérailles ni sépulture : c'est tout ce qui reste de cette journée-là.

Les magazines qui rapportent la mort de cette jeune femme de vingt-trois ans ne nous disent rien d'elle, de ses pensées ou de son histoire, mais ont fait de l'image de son cadavre encore chaud une icône destinée à lui survivre. Il n'y a, dans son passé, aucun signe de dépression ou d'abus, de violence ou de désespoir.

Pourquoi et à quel moment quelqu'un décide-t-il de se donner la mort ? Nous ne le saurons jamais.

Les pages qui suivent racontent le suicide d'Evelyn, l'existence qu'elle a traversée et ceux qui l'ont croisée, avant et après sa mort, prématurée et contre nature. Cette existence, je l'ai en partie reconstituée (dans la mesure du possible) et en partie imaginée (beaucoup).

Je veux que personne ne voie mon corps, pas même ma famille. Faites-le incinérer, détruisez-le. Je vous en supplie : pas de cérémonie, pas de tombe. Mon fiancé m'a demandé de l'épouser en juin prochain. Je pense que je ne ferai une bonne épouse pour personne. Il se portera bien mieux sans moi. Dites à mon père que je ressemble trop à ma mère.

[Mot laissé par Evelyn McHale avant de se donner la mort.]

1927

Helen Constance McHale

Helen Constance McHale est la mère d'Evelyn et la femme de Vincent Richard McHale. Evelyn a sept ans quand son père est nommé contrôleur de la banque fédérale agricole à Washington. Sa mère, dépressive, abandonne la famille. Les parents divorcent. Vincent obtient la garde des enfants et part s'installer avec eux à Tuckahoe, dans l'État de New York.

Il est question d'Helen dans la dernière phrase du mot laissé par Evelyn : « Dites à mon père que je ressemble trop à ma mère. »

SAISIR la langue à pleines mains, fermement.

Glisser les doigts sous la membrane inférieure, puis s'aider des index et des majeurs pour harponner la base coupée. Enerrer les deux kilos et demi de muscle rouge. Soupeser, sentir la consistance de cet organe aussi grand qu'un cœur sans cavité qui, comme lui, a travaillé sans relâche. Voilà pourquoi la langue a cette couleur foncée. Les muscles clairs, les plus visibles, ne font rien ou presque. Ils s'exhibent, se contractent et se tendent sous une peau étirée. Mais ils ne travaillent pas autant que la langue, sombre et calleuse. Surtout en son milieu, où un sillon, une ride, la divise en deux.

Le corps humain présente d'autres lignes de partage. Il y a le sillon du sternum, perceptible seulement sur un ventre creusé. La saignée du coude, les aisselles. L'enfilade des vertèbres dans le dos. Quelle que soit l'épaisseur de la chair, il suffit d'allonger les bras, se cambrer, tendre la peau pour l'apercevoir. Il y a aussi le creux caché et obscur du genou, et le long pli incurvé sous les orteils.

Le corps est plein de zones sombres. Mais la langue...

La langue vit dans le noir quasi complet. Sans que personne la voie, elle s'agite. Sans répit elle va et vient comme un détenu dans sa cellule, au milieu des dents dont elle évite les morsures. Seul muscle, avec celui du sexe, à entrer en contact avec le monde extérieur, elle s'est endurcie pour se défendre. Et comme le sexe, elle est la seule à attra-

per ce qu'il y a de bon dans ce monde et à l'emporter avec elle. Par besoin et par plaisir. Parce que c'est son rôle.

Dépourvue d'instinct, elle fonctionne mécaniquement. Suivant un rythme perpétuel, elle claque, elle tourne, elle remâche.

Mais quand la langue capitule, quand elle n'en peut plus et se retire, quand elle se réfugie dans la gorge, se laisse aspirer vers le fond par le flux incessant de la salive, c'est la panique.

On dit qu'un cœur trop ému reste pris dans la gorge, mais c'est une image. Contrairement à la langue. Si cette chose-là, aussi grosse que le cœur, vient s'y coincer, immédiatement la respiration s'affole, l'air manque, la poitrine se soulève et la tête ne pense plus.

Comme quand on tombe amoureux, sauf qu'on a l'impression de mourir. Il n'y a pas de fin heureuse quand la langue quitte la bouche et descend dans la gorge. C'est la fin tout court.

Alors, il faut la saisir à pleines mains, fermement. Si vivante et glissante soit-elle. Se donner du courage puis pénétrer et forcer les parois de la gorge, vaincre la rigidité des tenseurs et des cartilages. S'insinuer vite, au besoin avec les ongles. Arracher ce cœur sans cavité qui est allé s'égarer dans la gorge. Le remettre à sa place, dans sa prison d'ivoire.

Contrairement au cœur qui est toujours en demande, le sang afflue à la langue seulement quand elle en a besoin. Si la langue manque de sang, si elle reçoit un sang toxique ou empoisonné, elle devient bleue. Ou noire.

Le sillon qui la divise disparaît. On ne le voit plus, mais on le sent. En glissant ses doigts sur la surface. En fermant les yeux, en imaginant que le bout de l'index est une lame affûtée, une arme tranchante. On entaille la langue, dite tranchante elle aussi.

Mais ce ne sont que des mots, une chose que l'on dit.

La langue est un muscle compact, ferme et lisse, privé d'arêtes, de sommets ou de pics. Dans le noir, tel un mol-

lusque habile et homogène, elle s'adapte aux crêtes et aux écueils des dents.

La langue ne peut rien couper, hormis peut-être un discours. Quand on le lui permet, et si elle en a reçu l'ordre d'en haut, ou d'en bas.

Elle peut briser le silence. Mais elle n'est pas la seule à avoir ce pouvoir. C'est facile. Pour toutes les parties du corps. Même le pied.

Et pourtant, elle vit dans un silence permanent où elle se plaît. Molle et silencieuse, elle flotte dans la salive, cette humeur primaire, se laisse envelopper et entraîner par le mouvement perpétuel et ondulatoire de la déglutition. D'avant en arrière. Du premier jour de la vie jusqu'au dernier.

Une fois qu'elle meurt, elle ne se ressemble plus. Aucun autre muscle du corps, pas même celui du sexe, n'a cette couleur rouge, intense et profonde, presque noire. Lorsqu'on la tient, les paumes ouvertes, pour la soupeser avec la délicatesse dont on userait avec un cœur, on est surpris par sa taille et son poids. Le cœur, quand il est lourd, remonte à la gorge. Doucement ou brusquement, sans que l'on sache trop comment ni pourquoi, on le retrouve au bord des lèvres, menaçant de se précipiter d'un instant à l'autre au-dehors pour rejoindre la réalité du monde.

Tout arrive par le bout de la langue. Qu'on le veuille ou non. Qu'il s'agisse de désir ou de rancœur, de l'envie de communiquer ou de partager.

Ce qui, depuis la pointe de la langue, ne trouve pas son chemin vers l'extérieur sera ravalé. Avec un peu de chance, on l'oubliera.

Helen déteste la langue. Elle la déteste de toutes ses forces. Lorsqu'elle presse les contours, que les cartilages craquent sous ses doigts, et que son pouce s'enfonce dans le sillon noir libérant une odeur de putréfaction et de matière organique marcescente, elle est prise de nausée et

déborde de haine. Le même geste, depuis toujours. Comme sa mère avant elle. Une langue de bœuf entière, de deux kilos, fraîchement détachée de la tête de la bête morte.

Il faut l'acheter le jour de son arrivée, le mercredi. Devant la vitrine du boucher, Helen fixe l'amoncellement de langues jusqu'au dégoût. L'odeur ferreuse du foie et celle douceâtre de la cervelle, le bruit de l'eau servant à laver les intestins avant de les distribuer généreusement aux ménagères comme s'il s'agissait d'un don précieux. Ces langues intensément rouges, traversées en leur milieu par une rainure, dont la noirceur s'étale en de larges taches irrégulières à la surface. Dessous, les stries blanches des cartilages, les tendons violacés, les bulles des hématomes. Chaque langue a été arrachée à une tête. Chaque tête a été arrachée à un corps. La bête hurlait de tout son être quand on l'abattait. La terreur, remontée du cœur, a fait se dresser les papilles, encore raides et hirsutes.

Quelle que soit la langue de bœuf qu'Helen emportera avec elle ce matin, et peu importe ce qu'elle décidera d'en faire, elle sait que l'animal ne voulait pas mourir. Elle le saura lorsqu'elle la soupèsera, lorsqu'elle défera le paquet dans la cuisine. Elle le verra lorsqu'elle s'en déletera au bord de l'évier en reculant d'un pas. Un organe flasque, abandonné, sans défense, arraché à la tête qui l'abritait au moment du cri ultime. Elle en aura la certitude lorsqu'elle la saisira des deux mains et sentira la mollesse du muscle, la rugosité des papilles, tendues et dures. La mort est répugnante, pense Helen en massant la langue de bœuf. Elle connaît par cœur les gestes appris de sa mère, mais elle refuse de les reproduire sans réfléchir. Comment y prendre du plaisir ?

Elle attrape la langue et se dépêche de la poser au fond de l'évier.

Impossible de porter des gants car il faut sentir chaque centimètre de chair. Attraper la langue et ensuite le cou-

teau. Mais avant de faire glisser la lame, repérer à quel endroit la faire passer. Manœuvrer pour éviter les nœuds, les nodules et les papules. Gratter la pourriture, qui n'est pas noire. Elle est foncée, mais foncée différemment, foncée aussi au toucher.

Choisir un couteau à la lame aiguisée, droite, sans courbe, et un manche garant d'une prise ferme. Une main autour du manche, l'autre appuyée sur la langue, racler, arracher les restes de nourriture à la surface, gratter la croûte desséchée et putride. La saleté, qui n'a pas eu le temps de devenir bouse.

Le couteau, la lame en acier greffée au manche en bois. En le serrant entre ses doigts, Helen est saisie d'un frisson de puissance. Elle se met à la place du boucher. Elle a l'impression d'être lui, elle a envie d'être lui, d'être à son côté. Elle ferme les yeux et le désire.

Mais lorsqu'elle les rouvre, elle est seule dans sa cuisine, avec cette langue qui l'attend abandonnée au fond de l'évier.

Le soleil matinal filtre à travers la vitre et les rideaux pour se poser sur ses mains. La lame du couteau renvoie un rai de lumière vers le plafond. Helen respire, les mains posées sur le plan de travail, tentant de repousser encore un peu l'odieuse opération de nettoyage de la langue avant de la faire bouillir, puis de lui enlever la première couche, calleuse, et enfin de la découper en de grandes tranches fines qu'elle enroulera et disposera sur la pâte. À ce moment-là seulement, ajouter le riz, le fromage et la sauce. Celle qui depuis vingt ans lui vaut le même sourire béat de son mari. Vincent l'a épousée pour deux raisons : sa manière d'éternuer en gardant les yeux ouverts et en couinant, et la sauce de ses burritos. Pas n'importe lesquels, les burritos *mission-style* : la spécialité californienne qui a sillonné l'Amérique avec elle pour arriver dans le Maryland.

Robert d'abord, puis Helen Katherine, Dorothy, Donald, Richard et enfin Evelyn avaient été élevés au lait

maternel et à la sauce de ses burritos. La pâte, préparée à base d'une farine jaune qu'elle n'utilise plus – une farine pour les pauvres – et de saindoux frais, devait être pétrie, battue, pour s'étaler finement. Helen avait dit un jour à son mari avoir changé de recette ; la vérité, c'est qu'elle avait acheté la pâte toute prête. Vincent n'y avait vu aucune différence. Sa langue à lui était exclusivement, passionnément conquise par la sauce.

Ce même sourire béat, chaque fois. Comme si elle avait un autre enfant à table.

Helen ne se souvenait pas à quel moment c'était arrivé mais un jour elle s'était aperçue qu'elle avait ce sourire en horreur.

Elle continuait à préparer les burritos, à les servir à table. Helen donnait à Robert une petite tape sur la nuque. Evelyn se balançait sur sa chaise, Donald lui disait d'arrêter. Dorothy, fâchée, ne regardait personne. Et Vincent contrôlait tout son petit monde, du moins essayait-il. Il aimait les voir réunis, pour se féliciter, d'un regard panoramique et calme, le menton posé sur ses mains jointes, les doigts tendus, de ce magnifique tableau de famille.

Vincent et Helen assis aux deux extrémités de la table. Entre eux, le fil invisible d'un engagement progressiste, libéral et démographique. Entre eux, le pacte clair d'une union soudée, sur le chemin de la quiétude, du bonheur et du succès. La messe laïque du repas familial pouvait commencer. À chacun de se mettre en prière au-dessus de son assiette, goûter à l'hostie farcie et se retirer dans sa propre expérience digestive dévotionnelle.

La foi dans la famille les réunissait, ici et maintenant. Et si ce n'était pas tout à fait le bonheur et la plénitude qui les habitaient, cela y ressemblait.

Helen se demande si elle aura suffisamment de sel. Elle poignonne le couteau, la lame parallèle au fond de l'évier,

JE NE FERAI UNE BONNE ÉPOUSE POUR PERSONNE

Traduit de l'italien par
Karine Degliame-O'Keefe

Le 1^{er} mai 1947 au matin, Evelyn McHale monte à la terrasse panoramique du 86^e étage de l'Empire State Building, saute dans le vide et s'écrase sur le toit d'une limousine. Quelques minutes plus tard, Robert Wiles, étudiant en photographie, immortalise son corps, miraculeusement intact, sa main gantée enserrant son collier de perles, la disposition harmonieuse de son cadavre épousant parfaitement le linceul de métal. Si le cliché du « plus beau suicide », l'une des images les plus célèbres publiées par le magazine Life, a inspiré Andy Warhol, la mode et l'avant-garde pop, la vie et la personnalité d'Evelyn sont restées dans l'ombre. Nadia Busato tente d'en percer le mystère à travers une narration chorale qui dépeint l'Amérique de la Grande Dépression à l'après-guerre. Les portraits se succèdent – la mère d'Evelyn, qui abandonna sa famille après la naissance du septième enfant ; sa sœur Helen ; son fiancé Barry ; sa camarade du service militaire ; le policier chargé d'identifier le corps ; deux autres suicidés de l'Empire State Building ; et enfin l'équipe de la rédaction de Life – et donnent un sens au mot laissé par Evelyn avant de mettre fin à ses jours : « Je pense que je ne ferai une bonne épouse pour personne. »



Je ne ferai une bonne épouse pour personne Nadia Busato

Cette édition électronique du livre
Je ne ferai une bonne épouse pour personne de Nadia Busato
a été réalisée le 10 avril 2019
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710389613 - Numéro d'édition : 343056).
Code Sodis : U217089 - ISBN : 9782710389637
Numéro d'édition : 343058.